

Québec français



Stanley Péan

Marie Vallerand

Number 90, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallerand, M. (1993). Stanley Péan. *Québec français*, (90), 130–130.

PORTRAIT

STANLEY PÉAN

Voilà déjà quelques années que Stanley Péan hante le milieu littéraire du Québec. Ses pairs lui accordent volontiers une éternelle jeunesse et s'entendent à dire qu'il est le seul spécialiste de l'horreur pouvant écrire plus vite que son ombre; technique infailible lui permettant de contrer ses peurs tout en lui allouant un don d'ubiquité qui ne lui fait rater aucun de ses lancements.

Des fictions, l'auteur en a plus d'une quarantaine à son actif et tout autant dans la zone grise de son ordinateur. Qu'elles soient façonnées à même la glace de nos cauchemars, ou dans l'étouffée de nos sueurs lactiques, qu'elles se déploient sous les feux haïtiens ou en pleine nuit jonquéroise et avec des héros bien métissés dans le coton, ces histoires distillent une même et exacte définition de l'inquiétude : elles sont toutes précisément inquiétantes. Ce sont des histoires à lire de préférence éveillé... je dirais même, des histoires à lire debout.

Et voilà que La Courte Échelle, maison d'édition pour jeunes qui tient le haut du pavé sans jamais avoir eu à en publier, celle-là même qui nous a donné les histoires de *Zunik* ou encore la série des « Inactifs », et bien voilà que La Courte Échelle commande à Stanley Péan un texte destiné aux adolescents! En fait le risque encouru était aussi grand que si l'on avait demandé la suite de *Vive mon corps!* à Anne Dandurand.

Le résultat ? Un livre étonnant intitulé *L'emprise de la nuit*, qui raconte l'histoire des inséparables Stacey et Pierre, deux adolescents de Jonquière en voyage à Montréal. Pierre, le Casanova du Lac, tente de se remettre d'une peine d'amour et invite donc Stacey, l'intello bistré, à séjourner dans le condo montréalais de son oncle Bert, lui même policier de son état. Stacey

en profitera pour partir à la recherche de son frère dont il est sans nouvelle depuis un an. Ils le retrouveront à la tête d'une société secrète formée d'individus non recommandables bardés de chaînes et machettes aux poings appelés les « Vlinbindingues » en hommage à leurs illustres compères haïtiens. Reste à savoir si le frère en question est en pleine possession de ses moyens, lui qui fut toujours tendre et vaguement artiste. Serait-il un peu sorcier sur les bords ? Ou pire encore, aurait-il été possédé par un esprit malin ? Car c'est du Mal qu'il s'agit et de la violence urbaine, de l'affrontement entre les *skinheads* et les Noirs. Dans ce monde où règnent les divinités chthoniennes, où la frayeur voire la responsabilité de nos deux ados est si grande, on ne s'étonnera pas de la chute un peu triste du roman. Difficile de se dessiller à ce point les yeux tout en finissant sur une note en sucre d'orge. D'ailleurs, de l'aveu même de l'auteur, le *happy ending* va à l'encontre de sa religion.

Il n'a pas voulu écrire un roman qui fasse jeune à tout prix. L'écriture du premier jet s'est fait sans censure ; il s'adressait à un lecteur adulte via un narrateur adolescent, ce qui est, ma foi, la recette de base d'un grand nombre de romans québécois.

Selon Stanley Péan, il y a deux écoles dans l'horreur : celle qui suggère l'impact feutré du pied-de-biche plus qu'elle ne le décrit (Ramsey Campbell) et celle qui braque son oeil dessus pour ne rien manquer des éclats d'os et du coulis de cerveau (Clive Barker). La Courte Échelle privilégie la première et Péan, on s'en doute, la deuxième. Aussi lui a-t-il fallu couper dans le chancre du texte et remettre en question son échelle des traitements... de texte. *L'emprise de la nuit* reste un roman fort qui ne sent pas la compromission.

Enfant, Stanley Péan n'a jamais lu de livres destinés à la jeunesse. Sa première lecture s'est fait sous l'égide d'Edgar Allan Poe. On comprendra la référence à « La lettre volée » dans son roman jeunesse. Son goût pour l'écriture lui vient de la rencontre fortuite entre une machine à coudre étrangère de marque Camus et une table d'opération nommé *Twilight zone*. Depuis, il essaie de recréer le choc initial en mélangeant Barbancourt réserve du domaine et John Labatt Classique. Mais c'est sobre, sombre et reconnaissant qu'un jour il débute une de ses nouvelles par cette phrase: «Dimanche dernier, j'ai tué Diane»

Stanley Péan termine une thèse de doctorat sur les représentations du vodou dans les romans américains et haïtiens. Son corpus comporte des titres hallucinants tels *Woodoo Fury*, *The Evil*, *Zombie* ou encore *Disciples of Dread*. La plupart des couvertures sont en saillie et donnent la chair de poule. La passion selon Péan doit-elle être prise au pied de la lettre ? Il nous apprendra qu'un péan est un hymne en l'honneur d'Apollon, dans la littérature antique. Il ajoutera aussi que c'était probablement le nom français du dernier propriétaire de sa famille...

Stanley Péan, à qui tout réussit si bien qu'il doit s'inventer des doubles ratés quand la tentation biographique l'assaille, vit paisiblement en compagnie de sa femme, Marie-Josée, et de leurs deux chats. À moins qu'il n'y ait qu'un seul chat, un peu sorcier et très rapide... enfin, j'ai oublié.

Quelques titres du même auteur

La plage des songes et autres récits d'exil, CIDIHCA, 1988

Le tumulte de mon sang, roman, Québec/Amérique, 1991

Sombres allées, nouvelles, Voix du Sud, 1992